

ARTOIS PRESSES UNIVERSITÉ



N° 33 - DAVID CONTRE GOLIATH

GRAPHÉ

DAVID CONTRE GOLIATH

Couverture

Logo : Francine Lenne
Graphisme : droits réservés

© Artois Presses Université, 2025
9, rue du Temple, BP 10665 - 62030 Arras Cedex
ISBN 978-2-84832-604-7
ISSN 2110-0624

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français d'exploitation du droit de copie (6 bis, rue Gabriel Laumain, 75010 Paris)

Livre imprimé en France.

Graphè

33

Jean-Marc Vercruysse

Préface

DAVID CONTRE GOLIATH

sous la direction de
Jean-Marc Vercruysse

Artois Presses Université

Pauline BRULEY
Université d'Angers

Vivien YOMBE
Université d'Artois

Virginie ROCHE-TIENGO
Textes et cultures - Université d'Artois

Erik PESENTI ROSSI
Université de Strasbourg, CHER

TABLE DES MATIÈRES

Jean-Marc VERCRUYSSSE

Préface..... 7

Philippe MOLAC

Analyse textuelle du récit biblique de 1 Samuel 17,1-54 17

Traduction du texte hébreu 29

Traduction du texte grec (LXX)..... 33

Géraldine ROUX

Goliath et les lignages des géants. 35

Exégèses talmudiques et médiévales.....

Megumi TANABE

Images de deuil ou de souhaits de maternité ?
L'iconographie de l'enfant David combattant Goliath
dans les livres d'heures d'Anne de Bretagne 45

Aurélien BOURGAUX

La figure de Goliath dans la littérature de controverse réformée
à la veille des guerres de Religion 69

Itaï BLUMENZWEIG

Le glaive et la fronde :
mener les guerres de Religion avec David et Goliath..... 95

Paula ALMEIDA MENDES

La réception de l'épisode de David et Goliath
dans la littérature de la Restauration au Portugal..... 109

Béatrice FERRIER

David et Goliath au service du théâtre de marionnettes pour la jeunesse
au XIX^e siècle 125

Agathe GIRAUD

Gavroche, Gilliatt et les nouveaux David dans l'œuvre de Victor Hugo :
la puissance des faibles 141

Laurence OLIVIER-MESSONNIER

David et Goliath : un mythe biblique instrumentalisé
par la littérature enfantine de guerre (1870-1918) ? 153

Pauline BRULEY

Usages rhétoriques de David et Goliath au XIX^e siècle 171

Vivien YOMBE

Goliath contre David chez Jack London :
une aventure sociopolitique dans l'Amérique des temps modernes 187

Virginie ROCHE-TIENGO

Réécritures vétérotestamentaires de l'affrontement
entre David et Goliath sur la scène irlandaise de 1904 à 2023 207

Erik PESENTI ROSSI

À propos de trois adaptations cinématographiques
de David et Goliath 221

Les autrices et auteurs 235

NUMÉROS DÉJÀ PARUS**N° 1 - L'APOCALYPSE (épuisé)**

Ouverture (Jacques Sys) — L'Apocalypse juive suivi d'Éléments de bibliographie (Jean-Marie Delmaire) — Le discours sur l'avenir en Apocalypse (21,1-22,5) (Elian Cuvillier) — L'épisode des Deux Témoins dans l'Apocalypse (11, 1-19) (Hubert Le Bourdellès) — L'espace apocalyptique (Jacques Sys) — Tyconius et l'Apocalypse dans la crise donatiste (Pierre Cazier) — « YAWM AD-DIN » (= Le Jour du Jugement) dans le Coran (Kamal Tayara).
Broché, 16 x 24, 158 pages, 1992 14 €

N° 2 - REPRISE DU SENS...

Liminaire (Jacques Sys) — Myriade (extrait d'*Oscillatoire*) (Aurélien Nemours) — De la poétique chrétienne (Michael Edwards) — Les formes christologiques de l'imaginaire (Jacques Sys) — Interpreting the Classics : A Problem for Literature and Theology (David Jasper) — Bible et confessionnalisation (Thierry Wanegffeken) — Islam et mystique : Christologie, miracles et conversions (Geneviève Gobillot).
Broché, 16 x 24, 133 pages, 1993 14 €

N° 3 - DIRE ET VOIR L'APOCALYPSE

Introduction (Jacques Sys) — L'ecclésiologie du vitrail de l'Apocalypse de Bourges (Jean-Paul Deremble) — Pierre et Paul : les deux Témoins de l'Apocalypse ? Le rapprochement et ses limites aux IV^e-V^e siècles (Bertrand Fauvarque) — Quelques perspectives apocalyptiques dans le *Lancelot* en prose (François Suard) — *Tristram Shandy*, Apocalypse et au-delà (Jean-Claude Dupas) — Wordsworth's Apocalypse : Robespierre and the tribe Moloch (Stephen Prickett) — Charles Péguy : ... jusqu'au parfait mirouër (Francine Lenne) — Le grand théâtre de Giono (Christian Morzewski) — Eschatologie, messianisme et Apocalypse chez Hermann Cohen (Anne Lagny) — Sept trompettes ou dix petits nègres : l'Apocalypse dans *Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco (Jean-Pierre Guillermin) — Apocalypse then and now : from Revelation to The Atrocity Exhibition, via Warsaw (David Jasper).
Broché, 16 x 24, 182 pages, 1994 14 €

N° 4 - COMMENCEMENTS / GENÈSE

Introduction (Jacques Sys) — Fermeture et ouverture d'un corpus : la multiplicité des textes bibliques de création (Pierre Gibert) — Pourquoi et comment parle-t-on des origines ? (Daniel Dubuisson) — La pensée du commencement en Grèce : Hésiode et Platon (Jacques Boulogne) — Saint Augustin, lecteur et interprète de la Genèse (Lucien Bescond) — Commencements / Genèse dans le Nouveau Testament (Louis

- WIECK, Roger. S. (dir.), *Painted Prayers. The Book of Hours in Medieval and Renaissance Art*, New York, G. Braziller, 1997.
- WIECK, Roger. S., *The Medieval Calendar. Locating Time in the Middle Ages*, New York, The Morgan Library and Museum, 2017.

Aurélien Bourgaux

La figure de Goliath dans la littérature de controverse réformée à la veille des guerres de Religion

Dans la littérature réformée du xvi^e siècle, le combat entre David et Goliath est immédiatement investi d'une portée typologique : il figure la lutte séculaire entre le Christ et Satan. Les Israélites sont dès lors assimilés aux partisans de la Réforme, peuple élu de Dieu, et leurs adversaires philistins aux tenants de l'Église catholique romaine. Cette actualisation de la geste davidique mérite que l'on s'y attarde, mais demande également à être complétée car elle est loin de résumer les usages multiples de 1 S 17 chez les réformés.

Le contexte des conflits qui déchirent le royaume de France à partir de 1562 laisse présager un réinvestissement de la péricope. Avant et bien au-delà de la prise d'armes, toutefois, la guerre pour discord de religion n'est pas de fer et de sang mais de plumes et de papier. Le duel constitue en effet un cadre narratif privilégié de polémique pour tout qui entend se mesurer à plus fort que lui avec Dieu pour seul soutien – c'est du moins ainsi que se présentent les auteurs de l'époque. Les tensions religieuses contribuent donc au large succès de la péricope parmi les écrits de controverse réformés. Dans les pages qui suivent, nous examinerons les fonctions dévolues à l'épisode du duel dans cette littérature de combat qui annonce les guerres de Religion.

À cette fin, nous aurons en ligne de mire la figure de Goliath plutôt que celle de David. Sans perdre de vue la logique interactionniste qui régit les rapports entre les deux adversaires – l'un étant le défaut de l'autre, tous deux ne peuvent être pensés isolément –, l'étude de l'instrumentalisation de l'épisode à des fins agonistiques suppose de considérer en priorité l'Opposant vis-à-vis duquel cherche à se positionner le polémiste. La formule humoristique mais non moins lapidaire du film *My Giant* de Michael Lehmann (1998) nous semble résumer l'intérêt d'une telle approche pour la compréhension d'un

cadre polémique : « La taille du méchant détermine la taille du héros. Sans Goliath, David n'est qu'un merdeux qui jette des pierres¹. » Le récit de 1 S 17 illustre en effet parfaitement que la victoire d'un héros se mesure à l'aune de la taille du « méchant » qu'il abat. Cela, les controversistes du xvi^e siècle l'ont très bien compris, et finement appliqué. Voyons comment.

Goliath à Berne, Zurich et Bâle

Au xvi^e siècle, la péricope connaît une faveur singulière dans les cantons protestants de la Suisse alémanique. L'histoire de la statuaire urbaine de la ville de Berne comporte un témoin remarquable de la popularité qu'a rencontré le personnage de Goliath : une statue gigantesque (9,9 mètres de haut) parant la *Christoffelturm* (« tour de saint Christophe »). Cette sculpture en bois réalisée à la toute fin du xv^e siècle figurait à l'origine saint Christophe². Or, en 1534, le patron des voyageurs est déchargé de son Christ³ et armé d'une hallebarde et d'une épée : le saint est « converti » en Goliath⁴. Nous voyons dans cette transformation plusieurs interprétations possibles, non exclusives les unes des autres. D'abord, le champion philistin fait désormais partie intégrante du système défensif de la ville⁵, envoyant un message à tout qui entend passer

¹ *The size of the villain determines the size of the hero. Without Goliath, David is just some punk throwing rocks.*

² La statue en bois de tilleul aurait été réalisée entre 1494 et 1498 sur commande de la ville de Berne par le sculpteur Albrecht von Nuremberg. Voir, i.a., Martin Sallmann, « Verlust der Vereherung und Machtrepräsentation. Der heilige Vinzenz in Bern nach der Reformation » [Perte de la vénération et représentation du pouvoir. Saint Vincent à Berne après la Réforme], dans M. Lissek et U. Zahnd, *Vincentiusfreundliche Schweiz. Die Vereherung des spätantiken Märtyrers Vinzenz von Saragossa in Bern und der Schweiz* [La Suisse amie de saint Vincent. La vénération du martyr de l'Antiquité tardive Vincent de Saragosse à Berne et en Suisse], Bâle, Schwabe, Theologisch bedeutsame Orte der Schweiz 5, à paraître en 2024, p. 288-290.

³ Christophe, du grec *Christophoros*, signifie littéralement « porteur de Christ ». En tant que saint patron des voyageurs et protecteur contre la peste, sa statue paraît souvent les portes des villes. (« Christophe », dans Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, t. 1, vol. 3, Paris, PUF, 1958, p. 304-313).

⁴ Cette intervention s'inscrit dans la « contestation d'une topographie sacrée jusque-là familière ». Dans les Cantons suisses à cette époque, et à Berne en particulier, « la crise religieuse s'inscrit alors dans les murs et les places de la ville, et transforme la façon dont une cité se pense et se met en scène comme communauté civique et sacrée ». (Fabrice Flückiger, « Le glaive de Justice et les tables de Moïse. Réflexions sur la grammaire visuelle d'une ville réformée au xvi^e siècle », dans G. Rideau et É. Boillet, *La visibilité du religieux dans l'espace urbain de l'Europe moderne*, Rennes, PUR, 2021, Histoire, p. 93).

⁵ Le Goliath a été démantelé en 1865. Ses pièces détachées sont aujourd'hui conservées au *Bernisches Historisches Museum*, et des copies sont présentées à la gare ferroviaire.

l'enceinte : que quiconque vienne avec des intentions hostiles, et il se heurtera à la puissance bernoise. Tourné vers l'extérieur des murs, le champion de Gath « provoque » l'assaillant et lui promet violence (1 S 17,8-10.23.44), à l'instar de la statuaire ursine caractéristique de la bellicosité bernoise à cette époque. Ceci à moins que le géant ne fasse office de trophée exhibé aux yeux de tous : les Bernois, identifiés aux Israélites, ont triomphé de l'Opposant en s'étant armés de la pierre de la Réforme, pourrait-on dire, et promeuvent leur exploit⁶. Observons ensuite que les transformations sur la statue sont minimes ; elles ont pu procéder d'un pragmatisme bernois observé par ailleurs : réinvestir plutôt que détruire une œuvre dont était reconnue la valeur matérielle⁷. Toutefois, dans le contexte de leur récente adoption de la Réforme (1528), il nous semble essentiel de porter le regard sur le geste posé par les Bernois, qui participe de la logique du *dévoilement* chère au xvi^e siècle⁸. Avant 1528, cette statue représente de façon emblématique le culte des saints. En 1534, Christophe est déchargé de l'idole du Christ et affublé d'armes afin de le révéler *tel qu'il est vraiment*, une monstruosité idolâtre. Ainsi le réinvestissement iconoclaste permet-il d'afficher à la vue de tous le rejet radical de Rome. Décharger le Christ *recharge* inversement la symbolique de la statue : elle marque le souvenir d'une théologie en action⁹.

⁶ Cette lecture sera renforcée par l'installation en vis-à-vis d'une fontaine surmontée d'une effigie de David armé de sa fronde, aujourd'hui disparue. Certains datent cette initiative de 1583, d'autres de 1711/1712. (Voir Glenn E. Ehrstine, *Theater, culture, and community in Reformation Bern, 1523-1555* [Théâtre, culture et communauté dans la Berne réformée, 1523-1555], Leyde – Boston, Brill, Studies in Medieval and Reformation thought 85, 2002, p. 150-151 n. 58 ; Martin Sallmann, « Verlust der Vereherung und Machtrepräsentation », *op. cit.*, p. 288-290).

⁷ Voir, i.a., Fabrice Flückiger, « Le glaive de Justice et les tables de Moïse », *op. cit.*, p. 99-100.

⁸ Ainsi, dans la littérature du xvi^e siècle, le diable est avant tout un masque – c'est-à-dire qu'il agit par intermédiaires (2 Cor 11,13-15) – et un loup parmi les brebis (i.a., Mt 7,15). Il s'agit donc de *démasquer* son action afin de révéler la laideur et la cruauté qu'il dissimule. Claude Blum, « Le Diable comme masque. L'évolution de la représentation du Diable à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance », dans M.T. Jones-Davies, *Diable, diables et diableries au temps de la Renaissance*, Paris, J. Touzot, Centre de Recherches sur la Renaissance, 1988, p. 149-164 ; Aurélien Bourgaux, « A rhetoric of the mask. Bèze's discursive strategies against the *patrones clementiae* (*De haereticis*, 1554) » [Une rhétorique du masque. Les stratégies discursives de Bèze contre les *patrones clementiae* (*De haereticis*, 1554)], *Loxias-Colloques*, vol. 20 : *Tolerance(s) III – Concepts, language, history and practices. [Actes du colloque de Stockholm (11 au 12 octobre 2021)]*, 2023 [https://hdl.handle.net/2268/309211] (consulté le 10 mars 2024).

⁹ Nous reprenons ici la formule de Nicolas Le Roux : « L'iconoclasme constituait une forme de théologie en action ». (Nicolas Le Roux, *Les guerres de Religion*, Paris, PUF, Que sais-je ? 1016, 2016, p. 43).

Outre cette adaptation remarquable de la statuaire bernoise, la péripécie s'épanouit dans le théâtre. Alors qu'elle jouissait déjà d'une grande popularité sur les scènes germanophones depuis le ^{xiv}^e siècle¹⁰, le nouveau théâtre tragique réformé se l'approprie. La première occurrence, la *Monomachia* néolatine du pasteur et théologien zurichois Rudolf Gwalther, paraît en 1541¹¹. Remettant au goût du jour l'épisode biblique, elle remporte un grand succès¹². D'emblée, les vers liminaires proposent une lecture typologique de l'épisode : David figure le Christ et Goliath le diable ; le spectateur-lecteur, rangé parmi la « sainte armée » (*sancta cohors*) qui escorte David-Christ vainqueur, est assimilé au Peuple élu¹³. La pensée analogique ne s'arrête pas à ces allégories : Gwalther offre aux Zurichois une véritable épopée « néo-virgilienne¹⁴ » de leur histoire récente. Le 11 octobre 1531 en effet, l'armée zurichoise, menée par leur antistès Zwingli, avait affronté une coalition de cinq cantons catholiques lors de la seconde bataille de Kappel. Certes, les Zurichois furent écrasés, laissant derrière eux la dépouille de Zwingli, mais, dix ans plus tard, l'analogie opérée par Gwalther place cette tragédie sous le sceau de la résilience : les Zurichois, qui ont eu le courage d'affronter un ennemi en surnombre, peuvent trouver confort dans l'assurance qu'ils sont les élus de Dieu¹⁵.

¹⁰ Voir Hans von Rüte, *Sämtliche Dramen*, t. 3, eds H. Thomke, Kl. Jaeger et Fr. Christ-Kutter, Bern, P. Haupt, Schweizer Texte. Neue Folge 14, 2000, p. 301-302. Notons également deux pièces de dramaturges catholiques, Wolfgang Schmeltzl (*Eine schöne tröstliche Hystoria...*, Vienne, H. Singriener, 1545) et Jacob Schöpfer (*Monomachia Davidis et Goliae*, Dortmund, M. Soter, 1550) (voir Ruth Stawarz-Luginbühl, *Un théâtre de l'épreuve. Tragédies huguenotes en marge des guerres de Religion en France (1550-1573)*, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 505, 2012, p. 411-412).

¹¹ Rudolf Gwalther, *Monomachia Davidis et Goliae*, Zurich, Ch. I. Froschauer, [1541]. L'ouvrage est structuré en trois livres. Pour un résumé du contenu, voir David Amherdt et Clemens Schlip, « Épopée », *Humanistica Helvetica* [https://humanistica-helvetica.unifr.ch/fr/topics/16] (consulté le 16 mars 2024).

¹² La pièce fut traduite en Allemand, et jouée à plusieurs reprises au fil du ^{xvi}^e siècle (Reto Caluori, « Rudolf Gwalther », dans A. Kotte, *Theaterlexikon der Schweiz*, vol. 1, Chronos Verlag, Zurich, 2005, p. 775).

¹³ *Et simili Satanam Christus certamine vincit. Victori tanto plaudite sancta cohors* [Et dans une lutte semblable, Christ vainquit Satan. Applaudis, sainte cohorte, un si grand vainqueur] (Rudolf Gwalther, *op. cit.*, f. A 7^v).

¹⁴ Joachim Du Bellay, *Œuvres complètes*, t. 3 : 1551-1553, eds M.-D. Legrand, M. Magnien, D. Ménager et O. Millet, Paris, Classiques Garnier, Textes de la Renaissance 187, 2003, p. 424.

¹⁵ À la suite de la pièce de Gwalther, structurée en trois livres, on trouve plusieurs *epicedia* en mémoire d'amis défunts. L'allusion à la défaite de Kappel nous semble confirmée par trois distiques élégiaques honorant Zwingli, qui clôturent le recueil (Rudolf Gwalther, *op. cit.*, f. 63^r). De plus, lorsque Gwalther décrit David s'avançant au-devant de Goliath, il écrit : *Sic etiam David sese committere morti pro patria*

L'épopée davidique composée par Gwalther suscite l'engouement dans la Suisse alémanique : en 1554, le pasteur et dramaturge Valentin Boltz publie un drame biblique en allemand à Bâle¹⁶. L'année suivante, c'est au tour de la version du Soleurois Hans von Rüte de paraître à Berne, où des *Goliath* avaient déjà été joués¹⁷. Bien que la pièce de Rüte ne soit pas explicitement dirigée contre les catholiques ou les nicodémistes, elle dénonce avec véhémence l'idolâtrie et met en scène la situation militaire du Canton, cernée par les « Philistins » et pourtant victorieuse¹⁸.

La poésie pieuse de langue française

Dans l'espace francophone, le motif paradoxal de la victoire du faible sur le fort prend son essor dans la mouture évangélique¹⁹. Il percole chez les réformés : le poète Théodore de Bèze entame en ces termes sa préface au Psautier qu'il adresse en 1551 « à l'Eglise de nostre Seigneur » : « Petit

instituit, validis quo viribus illam eripiat saevoque nimis defendat ab hoste [Ainsi David résolu de s'exposer à la mort pour la patrie, afin de la sauver au moyen de ses forces vigoureuses et de la défendre contre un ennemi trop cruel] (*ibid.*, f. A 22^r – nous soulignons). La formulation *pro patria* ne nous paraît pas innocente alors qu'elle fait système dans les épitaphes et biographies dédiées à Zwingli tout au long du ^{xvi}^e siècle. Dans sa tragédie, Gwalther semble donc identifier la résolution de son David face à la mort à celle dont fit preuve Zwingli à Kappel.

¹⁶ Valentin Boltz, *Ölung Davidis deß Jünglings unnd sein Streit wider den Risen Goliath*, Bâle, B. Stähelin, 1554. D'après l'auteur, la pièce ne fut pas jouée en raison de circonstances contraires (Heidy Greco-Kaufmann, Heidy, « Valentin Boltz », A. Kotte, *Theaterlexikon der Schweiz*, vol. 1, *op. cit.*, p. 234). En dehors des planches, le poète Abraham Loescher avait publié en 1551 à Bâle une *Monomachia* versifiée (voir Joachim Du Bellay, *Œuvres complètes*, t. 3, *op. cit.*, p. 424). La ville de Bâle elle aussi avait sa statue de Goliath, perchée sur la fontaine du marché aux grains (Martin Sallmann, « Verlust der Vereherung und Machtrepräsentation », *op. cit.*, p. 289).

¹⁷ Hans von Rüte, *Goliath. Die Histori wie David der Jüngling den Risen Goliath umbracht und erlegt hat*, Berne, S. Apiarius, 1555. Rüte, qui avait composé des *Festnachtspiele* avant le passage à la Réforme, a ainsi converti sa plume. En 1531, il est nommé au Conseil de la ville, et occupe toujours cette fonction lorsque le Magistrat bernois décide de transformer le saint Christophe en Goliath. S'il n'est pas permis de trancher que les représentations de 1535 et de 1545 correspondent à la pièce de Rüte, l'hypothèse est vraisemblable (voir l'édition et le commentaire critique de la pièce, Hans von Rüte, *Sämtliche Dramen*, *op. cit.*, t. 3, p. 300 ; Glenn E. Ehrstine, *op. cit.*, p. 148-149). Ont-elles été jouées à l'ombre de la *Christoffelturm* ? Un tel décor n'aurait pas manqué de fournir un puissant cadre interprétatif.

¹⁸ *Ibid.*, p. 141, 144, 151-156.

¹⁹ John Nassichuk, « Les divinités blessées. Cupidon guerrier dans une élégie de Louis Des Masures », dans V. Leroux, *La mythologie classique dans la littérature néolatine. En hommage à Geneviève et Guy Demerson*, Clermont-Ferrand, Maison des Sciences de l'Homme, 2011, ERGA 12, p. 86-87.

troupeau, qui en ta petitesse/ Vas surmontant du monde la hauteesse [...]»²⁰. On pense également, chez les poètes restés dans le giron de la foi catholique, à la *Monomachie de David et Goliath* de Joachim Du Bellay (1552). Du Bellay innove en ciselant des vers à sujet biblique sur les modèles épiques de l'Antiquité tels que l'Iliade et l'Énéide²¹.

La première strophe donne :

Celui en vain se vante d'estre fort,
Qui aveuglé d'une ire outrecuydée
Ne voit combien peu sert ung grand effort,
Quand de raison la force n'est guidée.
L'humble foiblesse est volontiers aydée
De cetuy-là, qui donne la victoire ;
Mais du haultain la fureur debridée
Pert en ung coup et la force, et la gloire²².

²⁰ *Correspondance de Théodore de Bèze, recueillie par Hippolyte Aubert*, t. 1 : 1539-1555, éds H. Meylan, A. Dufour et C. Chimelli, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 40, 1960, annexe IX, p. 207-212. Voir Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 408-409.

²¹ Sur cette première occurrence dans la langue française, voir Richard Anthony Sayce, *The French biblical epic in the seventeenth century* [L'« épique » biblique français au XVII^e siècle], Oxford, Clarendon Press, 1955, p. 35-36. L'édition princeps de la *Monomachie* paraît de façon opportune parmi diverses pièces de vers publiées en annexe de la traduction française du quatrième livre de l'Énéide par Du Bellay (Joachim Du Bellay, *Le quatresme livre de l'Eneide de Vergile*, Paris, V. Certenas, 1552, p. 123-131). À la fin du siècle, la formule de Du Bellay fera des émules chez les poètes catholiques Jean Vauquelin de La Fresnaye et Pierre de Brach – Brach assimilera à son tour les protestants aux Philistins (voir Yvonne Bellenger, « Le duel de David et Goliath dans *Les Trophées*, poème posthume de Du Bartas », dans D. Bjaï et M. White-Le Goff, *Le duel entre justice des hommes et justice de Dieu : du Moyen Âge au XVII^e siècle*, [Actes du colloque d'Orléans, 19 au 20 mai 2011], Paris, Classiques Garnier, Esprit des lois, esprit des lettres 3, 2013, n. 2 p. 230, 233-235 ; Bruno Méniel, « Pierre de Brach et l'épyllion biblique : la *Monomachie de David et Goliath* », dans C. Cavallini et V. Ferrer, *Pierre de Brach : poésie, théâtre, traduction*, Fasano, Schena editore, 2018, Biblioteca della ricerca. Mentalità e scrittura 42, p. 69-81). On retrouve ensuite une nouvelle adaptation de la péripécie en vers épiques dans les *Trophées* posthumes du poète réformé Guillaume du Bartas (voir Yvonne Bellenger, « Le duel de David et Goliath dans *Les Trophées* », *op. cit.* p. 235-242).

²² Joachim Du Bellay, « La Monomachie de David et Goliath », st. 1 (v. 1-8), dans *Le quatresme livre de l'Eneide de Vergile*, *op. cit.*, p. 123. Voir les éditions critiques : Joachim Du Bellay, *La Monomachie de David et de Goliath, ensemble plusieurs autres œuvres poétiques*, éd. E. Caldarini, Genève, Droz, Textes littéraires français 298, 1981, p. 41-51 ; Joachim Du Bellay, *Œuvres complètes*, t. 3, *op. cit.* Vraisemblablement, la figure de David combattant Goliath rend ici hommage au courage et à l'adresse politique de Henri II face aux Anglais et aux princes allemands (Joachim Du Bellay,

Comme le note Laurent Guillo, le *topos* du faible affrontant le fort dans ces vers a pu entrer en résonnance, auprès des huguenots, avec le contexte de persécutions pour faits de religion. C'est ce qui explique aussi, sans doute, la mise en chanson de la *Monomachie* dans un recueil protestant de poésies spirituelles visant à honorer Du Bellay l'année de sa mort (1^{er} janvier 1560)²³. Ajoutons que cette conversion des canons esthétiques païens à une poésie spirituelle puisant dans l'Ancien Testament avait tout pour séduire un lectorat réformé²⁴.

Du côté huguenot, la péripécie se déploie de façon privilégiée dans deux champs littéraires : la tragédie sainte et le pamphlet, deux supports privilégiés du combat pour la défense de la foi nouvelle.

Goliath dans le théâtre huguenot

Depuis les rives du lac Léman, le pasteur Joachim de Coignac ouvre les hostilités avec sa *Desconfiture de Goliath*, parue un an avant la *Monomachie* de Du Bellay²⁵. La pièce est une tragédie biblique, formule hybride qui marque

la *Monomachie de David et de Goliath*, éd. E. Caldarini, *op. cit.*, p. 14, 29, 48-49). On constate ainsi chez Du Bellay, comme on le verra chez Coignac, que le *topos* du plus faible triomphant de plus grand que lui se déploie dans une visée apologétique de la figure royale et non pas seulement, comme l'a soutenu John Nassichuk, en réaction à la poésie qui loue la force des princes (John Nassichuk, « Les divinités blessées », *op. cit.*, p. 86-87).

²³ Joachim Du Bellay (†), *La Lyre chrestienne*, éd. G. Guérout, Lyon, S. Gorlier, 1560, p. 14-25. Cette initiative de Guillaume Guérout, qui voulait une grande admiration au poète de la Pléiade, intervient quelques mois après la publication d'un premier recueil posthume chez Federic Morel, lequel mettait la *Monomachie* à l'honneur : Joachim Du Bellay (†), *La Monomachie de David et de Goliath, ensemble plusieurs autres œuvres poétiques*, Paris, Federic Morel, 1560. Du Bellay était décédé le 1^{er} janvier. (Laurent Guillo, « La Lyre Chrestienne (Lyon, 1560) enfin retrouvée », *Revue d'histoire du protestantisme*, vol. 4, n° 1, 2019, p. 38-40).

²⁴ Théodore de Bèze n'écrivait pas autre chose dans sa préface versifiée aux Psaumes. En 1550, il avait déjà formulé ce vœu dans son *Abraham sacrifiant*, la première tragédie de langue française. Le poète nouvellement passé à la Réforme y appelait ses anciens amis restés dans le giron du catholicisme à se détourner des vers lascifs au profit de la poésie sacrée. (Théodore de Bèze, *Abraham sacrifiant. Tragédie française*, éds M. Soulié et J.-D. Beaudin, Paris-Genève, Honoré Champion-Slatkine, Textes de la Renaissance 122, 2006, p. 33-34 ; voir Malcolm Smith, *Ronsard & Du Bellay versus Bèze. Allusiveness in Renaissance literary texts* [Ronsard et Du Bellay contre Bèze. Allusivité dans la littérature de la Renaissance], Genève, Droz, Études de Philologie et d'Histoire 48, 1995, p. 36-38).

²⁵ Joachim de Coignac, *La desconfiture de Goliath. Tragedie*, Genève, A. et J. Rivery, 1551. « Desconfiture », c'est-à-dire « ruine », « défaite ». Sur Coignac (ca 1520-ca 1580), pasteur à Thonon, sur les rives du Léman, on dispose de peu d'informations biographiques. Il a versé dans la satire, notamment par ses *Deux Satyres, l'une du pape*,

un retour aux codes classicisants tout en s'inscrivant dans la tradition des mystères médiévaux²⁶. Le récit commence *in medias res* par l'invective du champion philistin aux Hébreux (1 S 17,8-10) :

Longtemps y a que je vay assaillant,
De jour en jour, de vous le plus vaillant,
Couhartz Hebrieux, mais nully ne s'avance.
Vostre renom s'en va tout defaillant,
Car vous allez de crainte tressaillant :
Chacun de vous craint le fer de ma lance.
[...] Vous avez peur et baissez les oreilles.

Et d'affirmer, tyran :

l'autre de la papauté, Genève, A. et J. Rivery, 1551. ([Théodore de Bèze], *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, éd. Ch.-A. Chamay, Genève, Droz, Textes littéraires français 576, 2005, p. LXVIII-LXIX. Sur la *Desconfiture de Goliath*, voir Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 397-441).

²⁶ Ce caractère hybride, entre autres, a conduit les critiques à faire de Coignac l'épigone de Théodore de Bèze, auteur de *l'Abraham sacrifiant* (1550), première tragédie de langue française. Ruth Stawarz-Luginbühl s'est employée à réfuter la thèse de l'influence directe de Bèze sur Coignac (voir Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 399 sqq.). Au cours de la seconde moitié du xv^e siècle, la péripécie avait déjà été mise en scène en français parmi les multiples épisodes du *Mystère du Vieil Testmanet* (voir *Le Mystère du Vieil Testament*, vol. 4, éd. James de Rothschild, Paris, F. Didot & Cie, 1882). Sur le passage des mystères à la tragédie sur le thème de 1 S 17, voir Michael Meere, « From the Catholic mystery play to Calvinist tragedy, or the reinvention of French religious drama » [Du mystère catholique à la tragédie calviniste, ou la réinvention du drame religieux français], dans T.F. Earle et C. Fouto, *The reinvention of theatre in sixteenth-century Europe. Traditions, texts and performance* [La réinvention du théâtre dans l'Europe du xvii^e siècle. Traditions, textes et spectacle], Londres, Legenda, 2015, p. 297-315 ; *id.*, *Onstage violence in sixteenth-century French tragedy. Performance, ethics, poetics* [La violence sur scène dans la tragédie française du xvi^e siècle. Spectacle, éthique, poétique], Oxford, Oxford University Press, Oxford Scholarship Online, 2021. D'abondantes études ont encore paru sur le double héritage des tragédies bibliques, i.a., Charles Mazouer, « Les tragédies bibliques sont-elles tragiques ? », in *Littératures classiques*, vol. 16, n° 1, 1992, p. 125-140 ; Michele Mastroianni, « La tragédie sainte : genèse et avatars d'un genre littéraire », dans V. Ferrer et J.-R. Valette, *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*, Genève, Droz, Revue d'histoire littéraire de la France 579, 2017, p. 534 ; Sabine Lardon, « Qu'est-ce qu'une tragédie sainte ? Étude des paratextes des premières tragédies saintes : Bèze, Des Masures, Rivaudeau, La Taille », dans M. Mastroianni, *La Tragédie sainte en France (1550-1610). Problématiques d'un genre*, Paris, Classiques Garnier, Rencontres 295, 2018, p. 49-71 ; Corinne Meyniel, *De la Cène à la scène. La tragédie biblique en France au temps des guerres de Religion*, Paris, Classiques Garnier, Lire le xvii^e siècle 61, 2019, p. 11-21, 63-69, 93.

Dieu n'a de vous soucy.

Souz mon pouvoir il vous conviendra vivre,

Et mes statuz, editz et loix ensuivre [...] ²⁷.

La *captatio* protatique du géant provoque le spectateur-lecteur, lequel se trouve d'emblée assimilé au peuple d'Israël. Le parallèle s'impose avec le contexte des persécutions menées dans le royaume de France pour cause de religion : Coignac a parmi son public de nombreux exilés français venus trouver refuge dans les Cantons réformés.

Goliath est donc présenté comme un tyran²⁸. Il figure le pape. Toutefois, ces analogies ne sont pas explicitées dans la tragédie même et Coignac, conformément à l'approche calviniste de l'histoire vétérotestamentaire déjà observable dans *l'Abraham sacrifiant* de Théodore de Bèze, refuse l'approche allégorique, non sans semer quelques allusions « prophétiques²⁹ ». Comme le souligne Ruth Stawarz-Luginbühl dans son étude de référence sur le théâtre réformé, Coignac s'emploie plutôt, au détriment de la fidélité stricte au récit biblique parfois, à placer le personnage de David au centre d'un véritable « théâtre de l'épreuve » qui permet de révéler sa vocation spirituelle et de mettre en lumière le caractère inébranlable de sa foi³⁰.

La seconde tragédie qui nous intéresse, celle de Louis Des Masures, a été composée à Metz en 1562, à la veille de la première guerre de Religion, avant d'être publiée à Genève en 1563³¹. À la différence de la *Desconfiture* de

²⁷ Joachim de Coignac, *La Desconfiture*, f. a II^{r-v}. Il faut sans doute y voir une allusion à l'édit de Châteaubriant (27 juin 1551) qui accentue la répression contre les protestants dans le royaume (Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 398).

²⁸ Voir *ibid.*, p. 408-414.

²⁹ *Ibid.*, p. 412. Les pièces liminaires fournissent d'importantes clés de lecture. Dans la préface, Coignac identifie le personnage de David au jeune roi d'Angleterre Édouard VI. Quelques vers de Jacques Bourgeois opèrent l'analogie entre la lutte entre David et Goliath et celle entre le Saint-Esprit et le pape (Joachim de Coignac, *La Desconfiture*, f. A I^r). Pour nuancer la thèse commune du refus des réformateurs de mettre en scène toute préfiguration du Christ, une analogie qui apparaîtra chez Louis Des Masures par « des touches discrètes », voir Damon Di Mauro, « Le personnage de David comme figure du Christ dans *Les Tragedies saintes* de Louis Des Masures », *Seizième Siècle*, vol. 2, 2006, p. 173-193.

³⁰ Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 406-407, 413-414, 420-421.

³¹ Raymond Lebègue, *La tragédie religieuse en France : les débuts, 1514-1573*, Paris, Honoré Champion, Bibliothèque littéraire de la Renaissance. Nouvelle série 17, 1929, p. 338. Aucun exemplaire de *l'editio princeps* ne nous est parvenu, aussi doit-on utiliser celle de 1566 : Louis Des Masures, *Tragedies saintes*, Genève, Fr. Perrin, 1566. L'ouvrage constitue un triptyque : la pièce sur 1 S 17, *David combattant*, est suivie de *David triomphant* (1 S 18) et de *David fugitif* (1 S 26). Sur ces tragédies, voir surtout Raymond Lebègue, *La tragédie religieuse en France*, *op. cit.*, p. 344-368 ; Ruth

Coignac et à l'instar de l'*Abraham sacrifiant* de Bèze dont Des Masures se veut l'émule, la pièce est précédée d'un prologue. Elle s'ouvre ensuite sur un monologue de David, avant que n'entre Jessé : Des Masures suit de plus près la chronologie du récit biblique que Coignac, non sans quelques nuances³². Il en diverge, en revanche, en introduisant, à l'exemple de Bèze, un personnage tiré du théâtre des mystères, Satan :

Je veille sans sejour, tousjours je suis en queste.
Je fay sur les mortels mainte heureuse conqueste.
J'ay sur le monde entier merueilleuse puissance,
Qui tout et pres et loin me rend obéissance.
Prince suis de ce monde, et du Roy supernel
Je suis, regnant en bas, ennemi éternel.
Dieu est en son armée au ciel entre ses Anges.
Moy, je suis au milieu de mes monstres estranges [...]³³.

Et Satan de poursuivre en se vantant de tous ses méfaits bibliques, ce qui permet de justifier sa présence sur les planches : si les autres personnages ne peuvent pas le voir, il a toujours été présent. Il est l'Adversaire, le premier antagoniste. Et il reconnaît Goliath, dont la première apparition est différée, comme sa créature :

Entre tous mes suppos, dont je reçois hommage,
Goliath represente et porte mon image,
Homme le plus meschant de tous les Philistins,
A qui j'ay le penser, le cœur, les intestins
Empli de ma poison. Avec luy je me joue.
Il se renga des miens, et Dieu le desavoue³⁴.

Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 493-589. Louis Des Masures a d'abord été influencé par la Pléiade (il fut un ami de Ronsard) avant de convertir sa plume à la Réforme ; il a traduit l'Énéide, comme Du Bellay, et des Psaumes, comme Marot et Bèze. Ses tragédies sont les héritières de ce bagage littéraire. Dans ses *Carmina* de 1557, Des Masures avait déjà, comme d'autres avant lui, mis en récit le triomphe de Cupidon, petit et faible en apparence, sur le terrible dieu Mars (voir John Nassichuk, « Les divinités blessées », *op. cit.*). Le métier des armes ne lui était pas étranger : il avait servi le roi comme capitaine de cavalerie. (Sur la biographie de Des Masures, voir Raymond Lebègue, *La tragédie religieuse en France*, *op. cit.*, p. 327-344).

³² Voir Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 528-529.

³³ Louis Des Masures, *op. cit.*, p. 24. Entre autres passages, le monologue de Satan exposant ses mauvaises intentions au public est très manifestement inspiré de celui de l'*Abraham sacrifiant* de Bèze (Théodore de Bèze, *Abraham sacrifiant*, *op. cit.*, v. 195-270). Sur le personnage de Satan chez Des Masures, voir aussi Raymond Lebègue, *La tragédie religieuse en France*, *op. cit.*, p. 346-347 ; Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 565-568.

³⁴ Louis Des Masures, *op. cit.*, p. 25.

L'insertion de l'Adversaire³⁵ détrône Goliath du rôle prééminent que lui avait réservé Coignac dans le schéma actantiel : le géant de Gath n'est plus que le principal pantin dirigé par un « dieu³⁶ » diabolique dont il n'a pas idée. Goliath est la *figura* du diable (« mon image ») qui permet à ce dernier d'incarner son action malfaisante dans le monde sensible (« Avec luy je me joue », nous soulignons). Des Masures établit entre eux la relation d'un faux dieu envers son idole. De ce fait, lorsque le géant provoque l'armée de Saül³⁷ ou affiche son péché d'orgueil en se flattant lui-même parmi l'armée philistine qui le flagorne³⁸, il n'est plus tant un tyran qu'un guerrier cruel, un bourreau trop plein de lui-même, excité par Satan³⁹. Son maître a même tellement « empli l'infidèle pensée/ De venin mortel et furie insensée » que Goliath, furieux, renie jusqu'à l'idole Dagon que vénèrent les Philistins et clame que ni celui-ci ni le Dieu d'Israël n'ont sur lui « pouvoir quelconques », inconscient de l'emprise que Satan exerce sur lui. Il pousse l'orgueil à faire culte de ses bras, c'est-à-dire de sa force⁴⁰. Puis, une fois sur le champ de bataille et après avoir accusé les Israélites de mensonges quant aux miracles qu'ils attribuent à leur Dieu :

³⁵ La présence de Satan, qui scande la pièce de ses commentaires, ajoute également une dimension comique, caractéristique du genre des mystères.

³⁶ « Leur dieu, leur dieu je suis » se targue Satan dans son monologue (*ibid.*, p. 24).

³⁷ *Ibid.*, p. 26. Si chez Des Masures la provocation de Goliath n'occupe pas de place prototypique comme chez Coignac, on imagine que l'acteur s'adresse également au public en invectivant la troupe israélite. À ce titre, le lecteur est identifié au peuple d'Israël dès l'épître dédicatoire.

³⁸ *Ibid.*, p. 48-51. I.a., « GOLIATH – Qu'estimez-vous que vaille/ La pesanteur de ce harnois d'escaille ? TROUPE PHILISTINE – Il peut peser de sicles trois ou quatre/ Milliers d'airain. L'ESCUYER – Il poise, sans rabattre,/ Cinq pleins milliers. » (*Ibid.*, p. 50). Les soldats eux-mêmes vantent l'orgueil de leur champion : « DEMIE-TROUPE PHILISTINE – La hache merueilleuse/ Qu'au poing tu tiens d'une horreur orgueilleuse [...] » (*ibid.*, p. 49).

³⁹ Satan cherche à entamer la foi de David envers Dieu, mais le protagoniste demeure parfaitement hermétique à ses tentatives (*ibid.*, p. 37-39, 61-63) et le diable doit faire le constat de son échec : « Ne puis pourtant venir à bout de ce berger » (*ibid.*, p. 52). Dès lors, Satan résout d'insuffler toute sa rage aux troupes philistines : « Il faut des Philistins animer l'exercite./ Il faut que Goliath de ma fureur j'excite. » (*ibid.*, p. 55). Plus tard, on visualise le jeu de l'acteur rôdant autour de Goliath qui ne peut le voir. L'effet est immédiat : « GOLIATH – Je sens de plus en plus mon ame encouragée./ Je fremi dedans moy de fureur enragée./ [...] Il faut que ceste envie/ Par quelque horrible cas soit en moy assouvie./ Viendra point d'Israel quelqu'un pour luy tirer/ Les entrailles du ventre et pour le martyrer./ Afin qu'à mon plaisir ma cruauté j'exerce ? » (*ibid.*, p. 59).

⁴⁰ « Pour Dieu vay-je adorant les forces de mes mains [...] » (*ibid.*, p. 61).

GOLIATH

Voici le bras vengeur. Voici que craindre il faut,
Qui plus ni que les dieux ni que les hommes vaut.
Par ce bras invincible, ains que du lieu je bouge,
Fera de sang hebreu un lac, une mer rouge.

SATHAN

Il te faut faire dieu.

GOLIATH

Par ce bras je feray
Que dieu (s'il est des dieux) adoré je seray⁴¹.

Satan a fait de son suppôt, comble de l'orgueil, l'idole de lui-même, une image incapable de se penser autrement que par elle-même : cela participe du caractère *tragique* du Goliath de Des Masures⁴². La lutte de l'idolâtrie contre le parti de Dieu constitue ainsi l'un des fils rouges d'une pièce à charge contre la papauté.

Chez Des Masures, le but annoncé de Satan était donc d'ébranler David afin de le détourner de Dieu⁴³, mais il échoue à le tenter. Face à l'orgueil du champion, le berger collecte ses pierres au bord d'un torrent : Dieu fera le reste (« Dieu du surplus donra matiere »), en allusion à Gn 22,8⁴⁴. Au terme d'un ballet cynégétique doublé d'une joute verbale, David, dit la didascalie, « tire son coup », et le géant s'effondre.

⁴¹ *Ibid.*, p. 71. Voir aussi p. 82 et 87, où Goliath marque son intention d'envoyer, tel Jupiter, « un coup de foudre/ De mon bras » poudroyer le champion qui se présentera à lui. Remarquons l'ironie de la Providence divine soulignée par la troupe d'Israël rendant gloires à Dieu : « Dieu tonne de là-haut./ J'ay le coup entendu bruire en l'air comme foudre./ Qui a plat estendu le geant en la poudre ». (*Ibid.*, p. 93 v. 1718-1720).

⁴² L'ironie presque grotesque du personnage de Goliath, véritable allégorie de l'orgueil, est caractéristique de la doctrine calviniste de la double prédestination selon laquelle Dieu distingue les élus des damnés : chaque action de ces derniers, souvent marquée par le sceau de l'opiniâtreté comme dans l'hérésiologie chrétienne, ne tend qu'à révéler davantage l'issue infernale qui les attend. Conformément au théâtre classique, Goliath a droit à quelques ultimes vers avant d'avoir la tête tranchée, moments qu'il ne met pas à profit pour se repentir mais pour mieux agonir son sort (*ibid.*, p. 91).

⁴³ « Et laissant de son Dieu l'ordonnance et la Loy,/ Faut qu'il adore un jour mes idoles de fonte » (*ibid.*, p. 55).

⁴⁴ *Ibid.*, p. 87. Conformément à la doctrine calviniste, le théâtre réformé n'incarne pas Dieu sur les planches, ce qui le distancie des « Procès de Paradis » des mystères médiévaux. L'action de la divinité ne se manifeste que de façon indirecte, surtout par l'expression de la Providence (voir aussi Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 524-526).

Nous ignorons si les tragédies de Coignac et de Des Masures ont été effectivement mises en scène de leur temps⁴⁵. Ces réinvestissements de la péricope ont en tout cas nourri la controverse contre l'Église romaine. Les dramaturges visent à fédérer leur communauté⁴⁶ autour d'une identité davidique minoritaire et persécutée qui se définissait en défaut d'une papauté dépeinte comme gigantesque, monstrueuse, tyrannique (Coignac) et diabolique, antéchristique (Des Masures). Ils désignent, également, l'Adversaire à abattre en la personne du pape. Décapiter le géant revient à retrancher la papauté de la chrétienté⁴⁷. Les dramaturges prescrivent les armes qui permettront d'en venir à bout : la foi en l'issue providentielle promise par Dieu conformément à Mt 23,12 : « Celui qui se sera exalté sera humilié ; et qui se sera humilié, il sera exalté⁴⁸ ». Les imprécations blasphématoires de Goliath, qui mettent en avant le péché d'orgueil (précisément en lien avec Mt 23,12), connaissent un retournement lors de sa chute. Chez Coignac, ce revirement brutal, contraire aux canons du théâtre antique, marque d'autant plus l'ironie de la Providence : après tant de menaces, Goliath s'effondre sans un mot⁴⁹. C'est que la pierre de la Parole l'a fait taire : la « vitupère » des mots, mais aussi des « editz » contre les protestants, tombe en poussière, « poudroyée ». Seules demeurent les Écritures – *Scriptura sola*. Le tir de fronde insère en effet la péricope dans une histoire providentielle conforme à la doctrine réformée : le protagoniste, dont le bras était armé par Dieu lui-même, ne pouvait pas perdre ; la pierre ne pouvait pas manquer son but. Chez les deux dramaturges, comme chez Gwalther, le récit a pour principale fonction d'inscrire le public visé dans une épopée identitaire régie par le *topos* du Soi minuscule qui surpasse contre toute attente l'Opposant majuscule, faisant ainsi montre de sa *vraie* grandeur, c'est-

⁴⁵ Comme pour la Suisse alémanique, on trouve çà et là mention de la représentation d'un *Goliath*, sans précision permettant d'identifier la pièce. Ainsi, entre autres, à Neuchâtel en 1556 (Hans von Rüte, *Sämtliche Dramen, op. cit.*, t. 3, p. 302). S'agissait-il de la pièce de Coignac ? de Rüte ? On sait que le *David combattant* a été joué à Montbéliard en 1627 (voir Raymond Lebègue, *La tragédie religieuse en France, op. cit.*, p. 368).

⁴⁶ Michael Meere observe que l'inscription de la victoire de David dans une identité collective constitue l'une des principales innovations de Coignac et de Des Masures vis-à-vis du *Mystère du Vieil Testament*. Il n'aborde pas le cas zurichois. (Michael Meere, *Onstage violence, op. cit.*, p. 73-76).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 91.

⁴⁸ Nous citons d'après la Bible à l'Épée d'Olivétan : Pierre-Robert Olivétan, *La Bible en laquelle sont contenus tous les livres canoniques de la Sainte Escriture*, [Genève], [J. Girard], 1540 (1^{re} éd. 1535). P.ex., l'Éternel « abbat la hauteuse, et renverse les forts » (Louis Des Masures, *op. cit.*, p. 8). Du Bellay lui aussi avait construit sa *Monomachie* autour de Mt 23,12 (Joachim Du Bellay, *La Monomachie de David et de Goliath*, éd. E. Caldarini, *op. cit.*, p. 14).

⁴⁹ Voir Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 414-416.

à-dire celle de la foi ; en cela, la lecture réformée se veut désangoissante et endosse une portée prophétique dans un contexte de persécutions et de défaites militaires.

Goliath dans les pamphlets

La faveur que rencontre la figure de Goliath en polémique semble suivre la même chronologie que dans le théâtre français. Si la fonction d'illustration symptomatique de Mt 23,12 est parfois présente dans les pamphlets, elle est souvent décentrée au bénéfice de deux versets au fort potentiel polémique : 1 S 17,45 – David confrontant son arme spirituelle à l'arsenal de son adversaire – et 1 S 17,51 – le Philistin périssant de sa propre épée retournée contre lui.

Le choix des armes (1S 17,45)

Dans la continuité de la valorisation de la foi du frondeur sur les planches, les libelles protestants s'emparent du verset 45. La Bible à l'Épée d'Olivétan donne la leçon suivante :

David répondit au Philistin : « Tu viens à moy avec un glaive, lance et bouclier ; et moy je viens à toy au nom du Seigneur des armées, du Dieu de l'ordonnance d'Israël, lesquelz tu as deffié »⁵⁰.

Les controversistes ne vont pas manquer d'instrumentaliser le verset par un jeu d'analogie en opposant les armes rhétoriques de leur adversaire, menaçantes, aux leurs, qui semblent dérisoires en comparaison mais portent en elles le potentiel de la victoire car elles sont celles du parti de Dieu.

Cette section nous offre l'opportunité d'examiner la réception de la péripécie en dehors d'une "histoire-titres" : la faveur de la monomachie ne se limite pas aux ouvrages qui annoncent clairement s'en inspirer mais irrigue les controverses au détour d'une page. C'est le cas, par exemple, dans le *Passavant*, pamphlet théologique publié anonymement en 1553 par Théodore de Bèze et dirigé contre feu l'abbé Pierre Lizet qui l'avait condamné à être brûlé vif et avait rédigé un traité en faveur du brûlement des protestants :

⁵⁰ Pierre-Robert Olivétan, *op. cit.* Le verset est souligné par une manicule. Voir aussi 1 S 17,47, où David poursuit : « Et tout ceste assemblée sache que le Seigneur ne sauve point par cousteau ou par lance. Car ceste bataille est au Seigneur, et vous baillera entre noz mains. » David, rappelons-le, avait renoncé à l'attirail de Saül en 1 S 17,38-39 : « Et Saul le vestit de son haubergeon. Après, David ceignit son glaive sur ses vestemens, et commença à cheminer, car jamais n'avoit faict l'expérience. Et David dit à Saul : "Je ne sauroye cheminer avec cecy, car je ne l'ay point accoustumé." Pour ce les osta David de soy. »

[...] la croix est un bon symbole de l'Église. Et puisque nous voyons, à l'heure actuelle, qu'on ne se bat contre nous qu'avec le glaive et le feu, tout comme autrefois les ariens ont agi contre les chrétiens, nous, de notre part, nous ne nous battons qu'avec le glaive seul, c'est-à-dire avec la Parole de Dieu. Nous disons même que c'est là une preuve évidente que le pape entouré des siens est le diable, et que nous par contre sommes les brebis du troupeau du Christ [...]»⁵¹.

Christopher M. Flood a repéré la double analogie qui renvoie à 1 S 17,45 : « le glaive et le feu » figurent les armes terrifiantes de Goliath tandis que le « glaive seul » renvoie à « la Parole de Dieu » ; les unes sont temporelles, l'autre spirituelle. Ce faisant, Bèze justifie les réformés persécutés comme le parti de Dieu⁵². Ajoutons que Bèze décrit et dénonce ici la posture rhétorique qu'il prête à ses adversaires auxquels il reproche dans le traité de débattre « par fagots » – en d'autres termes, de brûler leurs contradicteurs sitôt qu'ils tombent à court d'arguments⁵³. Le controversiste entend ainsi établir une claire distinction entre son adversaire Lizet, qui polémique avec la violence de Goliath, et lui-même, qui clame se défendre par la seule Vérité.

Or Bèze lui aussi a été la cible de l'analogie gigantesque. À la fin de l'année qui voit la parution du *Passavant*, l'Espagnol Michel Servet, antitrinitaire notoire, est brûlé vif à Genève pour crime d'hérésie scandaleuse. Calvin et Bèze écrivent pour justifier l'exécution alors que, depuis Bâle, un groupe assemblé autour de Sébastien Castellion mène une fronde contre les accusateurs de Servet : c'est la querelle de *haereticis*. La question posée porte sur la légitimité du Magistrat à punir de mort l'hérétique : est-ce de son ressort – plus encore, en va-t-il de son devoir – ou cela revient-il à usurper le Jugement de Dieu ? Les plumes s'agitent. Bèze a lancé la dernière attaque en date : au cours de l'hiver 1554-1555 il semble, Castellion entreprend de lui répondre depuis Bâle dans

⁵¹ [Théodore de Bèze], *Epistola Magistri Benedicti Passavantii*, éd. et trad. J. Ledegang-Keegstra, Leyde, Brill, Church History 22, 2004, p. 188-189 – nous soulignons.

⁵² Flood ajoute que l'extrait implique, en référence cette fois à 1 S 17,51, l'idée que les catholiques, en persécutant les protestants, précipitent leur propre perte (la damnation), à l'instar de Goliath, décapité par son propre glaive. (Christopher M. Flood, « Forging satire from scripture. Biblical models and verbal violence before the Wars of Religion » [Forger la satire à partir de l'Écriture. Modèles bibliques et violence verbale avant les guerres de Religion], dans J. Kendrick et K.S. Maynard, *Polemic and literature surrounding the French Wars of Religion* [Polémique et littérature autour des guerres de Religion en France], Berlin – Boston, De Gruyter, 2019, Studies in Medieval and Early Modern culture 68, p. 17-18). L'allusion à ce verset n'apparaît pas sous la plume de Bèze.

⁵³ [Théodore de Bèze], *Epistola Magistri Benedicti Passavantii*, *op. cit.*, p. 196-197, 202-203.

son *De haereticis, non puniendis*⁵⁴. Le traité n'a jamais vu le jour du vivant de l'auteur mais nous en conservons le manuscrit.

Dès le début de l'ouvrage, Castellion entreprend de sculpter une certaine image de son opposant en lui prêtant de nombreuses qualités : Bèze « est homme éloquent, docte, subtil, aigu ». Quant à la controverse *de haereticis*, poursuit Castellion :

Joint que Bèze ha beaucoup plus au long et plus sutillement traicté ceste matière que Calvin, tellement que qui auroit *mis bas* celui de Bèze, celui de Calvin seroit sans vertu⁵⁵. Car certes cela non seulement je confesse, ains veux dire franchement devant tous, que l'éloquence de Bèze est singulière, [...] tellement que qui l'aura *vaincu* semblera à bon droit avoir gagné la cause.

Que s'il estoit icy question ou d'art ou d'éloquence [ou d'autres] sciences humaines, je ne seroys tant dépourveu de sens de vouloir entrer en bataille avec ce grand géant. Mais veu que nostre différent est de vérité, à laquelle toutes les sciences et finesses peuvent autant résister que l'estoupe à la flambe, estant armé, non des arts et sciences, ains de seulle vérité, je combattré et verray si ce grand Goliath pourra estre rué jus, avec la pierre de la Parolle de Dieu, jectée d'une fronde de berger, et de son propre glaive (car à ce combat nous n'apportons point les armes de Saül, c'est-à-dire les défenses humaines) décollé⁵⁶.

⁵⁴ Sur cette controverse, voir, i.a., Aurélien Bourgaux, « Exclure l'hérésie, bâtir l'orthodoxie. Bèze polémique contre Servet (*De haereticis*, 1554) », *MethIS*, vol. 7 : *Usages de la déviance. Discours, identités, éducation*, 2023 [https://popups.uliege.be/2030-1456/index.php?id=514] (consulté le 10 mars 2024) ; Odile L. Panetta, « Heresy and Authority in the thought of Théodore de Bèze » [Hérésie et autorité dans la pensée de Théodore de Bèze], *Renaissance & Reformation*, vol. 45, n° 1, 2022, p. 33-72.

⁵⁵ Jean Calvin, *Defensio orthodoxae Fidei de sacra Trinitate*, [Genève], R. I Estienne, 1554 ; Théodore de Bèze, *De haereticis a civili Magistratu puniendis*, [Genève], R. I Estienne, 1554.

⁵⁶ [Sébastien Castellion], *De l'impunité des hérétiques*, eds Br. Becker et J.M. Valkhoff, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 118, 1971, p. 219-220 (f. A2^v-3^v) – nous soulignons. Nous citons le texte français plutôt que le texte latin car ce dernier est plus concis et reflète moins la pensée de Castellion selon l'éditeur. L'identification de Bèze à Goliath par Castellion a déjà été relevée, mais uniquement en termes descriptifs (Henk Bongers, *The life and work of Dirck Volckertszoon Coornhert* [La vie et l'œuvre de Dirck Volckertszoon Coornhert], trad. G. Voogt, Leyde – Boston, Brill, *Studies in the History of ideas in the Low Countries* 5, 2004, p. 189 ; Myriam G.K. van Veen, « "...la cause des puissans..." Sebastian Castellio's picture of John Calvin » [La représentation de Jean Calvin par Sébastien Castellion], dans H.J. Selderhuis et J. Marius J. Lange van Ravenswaay, *Reformed majorities in Early Modern Europe* [Les majorités réformées dans l'Europe des Temps modernes], Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2015, *Refo500 Academic Studies* 23, p. 289).

De façon de plus en plus explicite, Castellion compare ici la joute de mots qui l'oppose à Bèze à la monomachie biblique. Nous retrouvons de manière frappante la double analogie entre les postures rhétoriques respectives des polémistes et l'arsenal des belligérants : Bèze a pour lui les arts, les sciences et une puissante rhétorique, c'est-à-dire les « défenses humaines » ; Castellion, lui, ne revendique que « la seule vérité », « la pierre de la Parolle de Dieu ». De nouveau, la péricope permet au polémiste de se distinguer du « grand géant ». De plus, Castellion s'arroge le mérite de « mettre bas » un adversaire si éloquent : en grandissant Bèze, il valorise sa propre prise de plume.

La métaphore monomachique chez Castellion est d'autant plus à propos que la querelle *de haereticis* n'est pas qu'une guerre de mots ou, plutôt, la violence *polémique* est effectivement létale : les cendres de Servet à peine refroidies, Calvin et Bèze cherchent à obtenir que le Magistrat bâlois saisisse Castellion et ses compagnons pour crime d'hérésie, et prononce le jugement adéquat.

« La gorge coupée de son propre glaive » (1 S 17,51)

Dans l'extrait de son manuscrit, Castellion ne sollicite pas seulement le verset 45 : il y accole le résultat, la mort de son adversaire – « et de son propre glaive [...] décollé ». Ce faisant, c'est le verset 51 qu'il sollicite.

Or David, n'ayant point de glaive entre ses mains, courut et se tint sur le Philistin, et print le glaive d'iceluy et le tira de sa gaine, avec lequel luy coppa la teste⁵⁷.

Il s'agit là d'un autre usage courant de la péricope en contexte polémique, et de loin le plus imagé. Le polémiste se dédouane de sa propre plume en résumant son rôle à pointer du doigt les incohérences de l'argumentaire de l'adversaire, de sorte que ce dernier contribue à trancher de son épée sa propre gorge, c'est-à-dire à « se réfuter lui-même ».

Ce principe de rétorsion trouve sa pleine expression dans un pamphlet paru à Lyon en 1560⁵⁸, à un moment où les huguenots de la ville témoignent leur faveur pour la réception de la péricope⁵⁹. Le libelle est signé par le pasteur

⁵⁷ Pierre-Robert Olivétan, *op. cit.*

⁵⁸ Lyon est alors un centre d'imprimerie important pour la Réforme. Le libelle qui nous occupe sort des presses de Jean Saugrain, lequel se spécialisera dans la production de tels occasionnels autour de la période la République protestante éphémère (1562-1563) [voir Grégoire Holtz, « "Durant ce temps remply d'estonnement" : Lyon, 1562. Analyse d'un recueil factice de pièces réformées autour de la première de Religion », *Pratiques et formes littéraires. Cahiers du Gadges*, vol. 18, 2021 [http://publications-prairial.fr/pratiques-et-formes-litteraires/index.php?id=387] (consulté le 22 juillet 2023)].

⁵⁹ Outre la *Desconfiture* de Coignac publiée à Genève en 1551, à un jet de pierre du marché lyonnais du livre par le transport du Rhône, rappelons que Guérout publie

Charles Leopard, qui écrit depuis La Tremblade sur la presqu'île d'Arvert (Charente-Maritime)⁶⁰. Son titre énonce tout un programme : *Le glaive du geant Goliath, philistin, ennemy de l'Eglise de Dieu. C'est un recueil de certains passages du Droict Canon, par lequel il sera aisé à tous fideles qui le liront de cognoistre que le pape a la gorge coupée de son propre glaive*⁶¹. Dans la préface, l'auteur expose sa méthode :

J'ay pensé que ce soit une chose fort utile pour soulager telles pauvres consciences, et pour leur esclarcir un petit les yeux si je recueillois quelques passages des decretz, decretales, extravagantes et clementines, ou sont plus expressement comprins ces tiltres orgueilleux qui esblouissent aussi les yeux des simples, par lesquelz avec l'ayde de quelques petites annotations que nous y avons adjoustées, sera facile à chacun de connoistre, quel peut estre celui qui parle un tel langage⁶².

Et de poursuivre en explicitant le titre du libelle :

L'inscription que j'ay mis au commencement m'a semblé propre. Pour ce que comme ce grand geant Goliath, philistin et ennemy de l'Eglise du Seigneur ha eu la teste tranchée de son propre glaive, ainsi ce grand Goliath romain, et ennemy capital de l'Eglise de nostre Seigneur Jesus, ha icy la gorge coupée de son propre glaive⁶³.

la *Monomachie* de Du Bellay à Lyon en 1560. Pourtant, il ne nous a pas été permis d'établir un lien avec la satire qui nous intéresse : tout semble distinguer les deux textes, et Du Bellay ne développe guère l S 17,51 (« Puis le cyant mesmes de son espée », v. 214) sur le principe duquel est fondé la satire.

⁶⁰ L'Eglise d'Arvert avait été dressée en 1556. En 1559, elle demande un pasteur à l'Eglise de Genève. Charles Leopard entre en charge en mai, mais il doit s'éloigner temporairement dès le 24 juin, à cause des troubles. Au cours des trois années suivantes, il se montre très actif en Saintonge en contribuant à dresser les Eglises de Saujon, de Rioux, de l'île d'Oléron et de Saint-Seurin-d'Uzet. (Alexandre César Crottet, *Histoire des Eglises réformées de Pons, Gemozac et Mortagne, en Saintonge*, Bordeaux, A. Castillon, 1841, p. 38-44, 48, 187 ; Louis Spiro, « Saujon. Une Eglise protestante saintongeaise à travers quatre siècles d'histoire, 1559-1959 », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, vol. 121, 1975, p. 165).

⁶¹ Charles Leopard, *Le glaive du geant Goliath*, [Lyon], [J. Saugrain], 1561. Nous citons le titre complet donné par l'édition de 1561 (Paris, BnF, ANDRE 668), mais nous nous sommes reposés sur une autre édition de la même année (Genève, MHR, N 9, n° 11). Nous avons également retrouvé l'*editio princeps* de l'opuscule, datée de 1560 (Paris, BSHPF, 8° 7 828).

⁶² Charles Leopard, *op. cit.*, p. 3.

⁶³ *Ibid.*, p. 3-4. Précédant la préface, une « Invective contre la papauté et son chef l'Antechrist » insiste également sur le triptyque pape-Antechrist-Goliath, dans la lignée du liminaire de Jacques Bourgeois précédant la *Desconfiture* de Coignac. L'accent est mis sur l S 17,51 : « Long temps tu as ja duré papauté/ Mais tost s'en va, par Dieu, ton

D'une part, Leopard énumère les stratagèmes du pape pour éblouir les chrétiens – « les grosses et arrogantes paroles, tiltres magnifiques, tonnerres et fulminations, pompes, bravades, somptuositez, domaines et seigneuries du pape⁶⁴ ». D'autre part, il annonce la litanie de documents papaux – « decretz, decretales, extravagantes et clementines » – qu'il va dérouler dans son livre ; la structure de l'ouvrage se calque sur ce programme. Telles sont les armes du « Goliath romain ». Cette dénonciation par accumulation s'inspire directement de l'*ekphrasis* contenue en l S 17,5-8 où est décrit le harnachement terrible du champion philistin. Des Masures employait le même procédé d'accumulation pour dénoncer le péché d'orgueil.

Or l'auteur précise que ce sont ces artifices et ces textes qu'il entend précisément retourner contre la papauté. À peine y aurait-il besoin d'y ajouter quelques annotations pour dessiller le regard du lecteur et révéler la nature antéchristique du pape. Le libelle prend dès lors la forme d'un dialogue : « le pape » énonce ses points de doctrine tirés de sources catholiques citées en marge ; chaque proposition renvoie à une réfutation de l'auteur par un appel de note⁶⁵. Le « glaive de Goliath » constitue dès lors un dispositif textuel, au moyen duquel le polémiste entend retourner contre l'adversaire ses propres arguments. Castellion n'écrivait pas autre chose contre Bèze :

Certes, il me fournira luy-mesme de l'art et des moyens en son livre, pour le confuter et suyvre son ordre et manière en ceste dispute, afin que j'aye moins de peine à les chercher⁶⁶.

Ainsi le polémiste entend-il faire de l'arsenal argumentatif de l'adversaire la pierre angulaire sur laquelle fonder sa propre rhétorique.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous observons que la monomachie est devenue topique dans la littérature de controverse au cours des années 1550 et au début

pape osté./ [...] Combien qu'icy en ce petit recueil,/ De ce geant est abbatu l'orgueil./ Et du tout bas en ruyne mis,/ De son couteau prins par ses ennemis [...]. » (*ibid.*, p. 2).

⁶⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁶⁵ Par exemple, Leopard attaque la théorie des deux glaives qui confère au pape un pouvoir spirituel et un pouvoir temporel : « LE PAPE – Celui qui nie que la puissance et le glaive temporel ne soit en la puissance de Pierre ne regarde point à la Parole du Seigneur quand il dit : "Remetz ton glaive en la gaine" ¹ ». La bulle *Unam sanctam* est référencée en marge. L'appel de note renvoie à la réfutation par Leopard : « L'AUTEUR – ¹ Gaine. Ne voilà pas un brave et subtil expositeur. Or escoutez la subtilité. Le Seigneur ha dit à Pierre [...] ». Au passage, le pape est désigné comme un « monstreux tyran », « plus orgueilleux que le diable ». (*Ibid.*, p. 29-31).

⁶⁶ [Sébastien Castellion], *De l'impunité des hérétiques*, *op. cit.*, p. 220 (f. A 3^v).

de la décennie 1560. Le géant de Gath constitue dès lors l'une des figures vétérotestamentaires de premier choix pour incarner l'Opposant majuscule⁶⁷.

Notre recherche a permis d'épingler trois fonctions principales de la péricope. Celles-ci divergent entre théâtre et pamphlets. Dans les deux tragédies en effet, et dans la continuité de la poésie spirituelle (Bèze, Du Bellay), la focale porte sur la victoire du faible contre le fort. Si cet aspect est loin d'être absent dans les libelles, en revanche ceux-ci font système prioritairement autour de la dénonciation des armes de l'ennemi et de sa décapitation par son propre glaive.

La sollicitation du *topos* du plus faible contre le plus fort est la fonction la plus évidente. Elle poursuit des fins de positionnement identitaire : l'auteur invite le lecteur et/ou le spectateur à rejeter diamétralement le Goliath désigné, le pape (Gwalther, Coignac) et les suppôts du diable qu'il figure (Des Masures). Véritable pierre de touche, la figure de Goliath sert à dénoncer l'orgueil de l'adversaire – la récurrence des allusions à ce péché est frappante dans le corpus étudié. Désigner l'Adversaire permet de se définir en défaut de lui comme le peuple élu de Dieu, accablé par les afflictions mais pouvant se conforter dans la Promesse de la victoire et de la punition finale des bourreaux. À ce titre, le discours réformé se veut désangoissant : Dieu y pourvoira (Gn 22,8)⁶⁸.

Toutefois, l'option herméneutique de porter la focale sur l'Opposant a permis de révéler, essentiellement dans les pamphlets, deux autres usages systémiques. L'un d'eux se saisit plus spécifiquement de 1 S 17,45 : il s'agit de dénoncer, par la monstration des moyens employés, la fureur du persécuteur. Face à la violence *igni ferroque* substituée à l'arsenal du géant de Gath, le David pamphlétaire revendique, en accord avec le principe de *Scriptura sola* cher à la Réforme, « le glaive seul », c'est-à-dire « la Parole de Dieu » (Bèze) ; la « seule vérité », ou « pierre de la Parole de Dieu » (Castellion). Chez Castellion, le verset justifie sa « prise de Parole ». La péricope peut ainsi être récupérée comme la pierre angulaire de l'argumentaire du controversiste, qui adopte une posture rhétorique reposant sur le principe d'*evidentia*. L'exhibition

⁶⁷ Goliath voisine dans la littérature réformée les autres archétypes d'opposants, parmi lesquels on trouve plusieurs géants. C'est le cas, par exemple, de Nabuchodonosor, dans la *Tragi-comédie* d'Antoine de La Roche-Chandieu (1561) (voir Ruth Stawarz-Luginbühl, *op. cit.*, p. 460-469), ou encore de Polyphème (voir Helen A. Shaw, *Conrad Badius and the Comédie du pape malade*, thèse de doctorat en Littérature romane, Université de Pennsylvanie, Philadelphie, 1934, p. 61, 91-94, 161 n. 4).

⁶⁸ Les mots *Deus providebit* issus de ce verset, que Des Masures place en français dans la bouche de David comme nous l'avons vu, ont été adoptés comme *subscriptio* par Bèze dans sa correspondance avec une lecture providentialiste semblable (voir Alain Dufour, « Le dit et le non-dit dans la correspondance de Théodore de Bèze », dans *L'épistolaire au xvr^e siècle*, Paris, Éditions de la Rue d'Ulm – Presses de l'ENS, Cahiers V.L. Saulnier 18, 2001, p. 136).

transparente (en vérité sélective et orientée par les interprétations que l'auteur fait des extraits retenus) entend démontrer la fausseté des arguments adverses.

Enfin, faisant mine de s'effacer devant les textes de l'ennemi dont les contradictions se révéleraient d'elles-mêmes quand on les montre du doigt, le polémiste entend retourner contre sa cible sa propre argumentation afin de lui couper l'herbe sous le pied. Le recours à la péricope se fait *ipso facto* plus railleur et propice au cadre satirique qu'il entend justifier, notamment lorsqu'il s'agit de dérouler une avalanche hypotypique de titres et de textes pompeux qui singent le terrible arsenal du géant (1 S 17,5-8). Représentant cet attirail orgueilleux, le glaive de Goliath sert de dispositif argumentatif : l'énoncé adverse est démantelé par le remploi des propositions qu'il contient. La prise de plume se voit ici d'autant plus apparentée à la prise d'armes et à une théologie en action qu'elle consiste à appliquer, sur le papier, le verset 1 S 17,51 : la mise à mort de l'adversaire⁶⁹. Cette littérature a ainsi préparé les esprits aux guerres de Religion.

Pour autant, la fabrique de l'Opposant ne livre pas un résultat strictement dual mais dénote au contraire une complexité interactionniste par les fonctions que ces « Goliath » sont appelés à remplir. Le géant de Gath cristallise les tensions religieuses mais exerce aussi, comme nous l'avons vu à travers le cas du saint Christophe bernois, une forme d'attraction, de faveur populaire, à l'instar du personnage de Satan que le théâtre de Théodore de Bèze et de Louis Des Masures hérite des mystères médiévaux. Le personnage plaît, il parle aux contemporains, au point que ceux-ci désignent souvent les pièces et les livres sous le titre de *Goliath* plutôt que sous celui de *David*. Tant dans la statuaire que sur scène ou dans les textes, les rôles remplis par l'Opposant gigantesque sont multiples : la puissante *captatio* dirigée vers le public, la valorisation du Héros Minuscule ; la possibilité, encore, de rejouer (*reenactment*), par son exécution, la mise à bas de l'idolâtrie. Tous ces usages aboutissent à une même constatation : pour vivre « sous la Croix » selon la pensée réformée, on a toujours besoin d'un ennemi plus grand que soi⁷⁰.

⁶⁹ Le propos de Castellion – « vouloir entrer en bataille avec ce grand géant » – est représentatif du *topos* qui renvoie à l'étymologie du mot « polémique » : la joute de plumes est assimilée à un duel par les armes. Au xvr^e siècle en effet, les codes des duels meurtriers sont transposés aux joutes de papier (voir Hervé Campagne, « Disputes et « crimes verbaux ». La querelle littéraire au xvr^e siècle en France », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 9, n° 1, 1998, p. 315 ; Yvonne Bellenger, « Le duel de David et Goliath dans *Les Trophées* », *op. cit.*). Dans le *Mystère du Vieil Testament*, David déclarait à Goliath défait lui couper la gorge « pour te monstrier que tu as tort », une leçon qui ne suit pas la Vulgate, souligne Michael Meere (*Onstage violence, op. cit.*, p. 66). S'y dessinait donc déjà le lien entre décapitation et réfutation des erreurs qui sera poussé à son paroxysme par les protestants.

⁷⁰ Nous remercions Glenn E. Ehrstine, Geneviève Gross et Ueli Zahnd pour leurs conseils et le soutien précieux qu'ils nous ont témoigné au cours de notre recherche.

Bibliographie

Éditions

- BÈZE, Théodore de, *Abraham sacrificant. Tragédie françoise*, eds M. Soulié et J.-D. Beaudin, Paris-Genève, Honoré Champion-Slatkine, Textes de la Renaissance 122, 2006.
- [BÈZE, Théodore de], *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, éd. Ch.-A. Chamay, Genève, Droz, Textes littéraires français 576, 2005.
- [BÈZE, Théodore de], *Epistola Magistri Benedicti Passavantii*, éd. et trad. J. Ledegang-Keegstra, Leyde, Brill, Church History 22, 2004.
- [CASTELLION, Sébastien], *De l'impunité des hérétiques*, eds Br. Becker et J.M. Valkhoff, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 118, 1971.
- COIGNAC, Joachim de, *La desconfiture de Goliath. Tragedie*, Genève, A. et J. Rivery, 1551.
- Correspondance de Théodore de Bèze, recueillie par Hippolyte Aubert*, t. I : 1539-1555, eds H. Meylan, A. Dufour et C. Chimelli, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 40, 1960.
- DES MASURES, Louis, *Tragedies saintes. David combattant, David triomphant, David fugitif*, Genève, Fr. Perrin, 1566.
- DU BELLAY, Joachim, *Le quatresme livre de l'Eneide de Vergile*, Paris, V. Certenas, 1552.
- DU BELLAY, Joachim, *La Monomachie de David et de Goliath, ensemble plusieurs autres œuvres poétiques*, éd. E. Caldarini, Genève, Droz, Textes littéraires français 298, 1981.
- DU BELLAY, Joachim, *Œuvres complètes*, t. 3 : 1551-1553, eds M.-D. Legrand, M. Magnien, D. Ménager et O. Millet, Paris, Classiques Garnier, Textes de la Renaissance 187, 2003.
- GWALTHER, Rudolf, *Monomachia Davidis et Goliae, et allegorica eiusdem expositio, heroico carmine descripta*, Zurich, Ch. I Froschauer, 1541.
- LEOPARD, Charles, *Le glaive du geant Goliath, philistin et ennemy de l'Eglise de Dieu*, [Lyon], [J. Saugrain], 1561 (1^{re} éd. 1560).
- OLIVETAN, Pierre-Robert, *La Bible en laquelle sont contenus tous les livres canoniques de la Sainte Esriture*, [Genève], [J. Girard], 1540 (1^{re} éd. 1535).
- RÜTE, Hans von, *Sämtliche Dramen*, t. 2 et 3, eds H. Thomke, Kl. Jaeger et Fr. Christ-Kutter, Bern, P. Haupt, Schweizer Texte. Neue Folge 14, 2000.
- Théâtre français de la Renaissance*, 1^{re} série : *La tragédie à l'époque d'Henri II et de Charles IX*, vol. 2 : 1561-1566, eds N. Clerici Balmas, M. Tetel et L. Zilli, Florence - Paris, Olschki - PUF, 1986.

Études

- AMHERDT, David et SCHLIP, Clemens, « Épopée », *Humanistica Helvetica*, [https://humanistica-helvetica.unifr.ch/fr/topics/16] (consulté le 16 mars 2024).
- BELLENGER, Yvonne, « Le duel de David et Goliath dans *Les Trophées*, poème posthume de Du Bartas », dans D. Bjaï et M. White-Le Goff, *Le duel entre justice*

- des hommes et justice de Dieu : du Moyen Âge au xvii^e siècle. [Actes du colloque d'Orléans, 19-20 mai 2011]*, Paris, Classiques Garnier, Esprit des lois, esprit des lettres 3, 2013.
- BLUM, Claude, « Le Diable comme masque. L'évolution de la représentation du Diable à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance », dans M.T. Jones-Davies, *Diabole, diables et diableries au temps de la Renaissance*, Paris, J. Touzot, Centre de Recherches sur la Renaissance, 1988, p. 149-164.
- BONGER, Henk, *The life and work of Dirck Volckertszoon Coornhert*, trad. G. Voogt, Leyde - Boston, Brill, Studies in the History of ideas in the Low Countries 5, 2004.
- BOURGAUX, Aurélien, « A rhetoric of the mask. Bèze's discursive strategies against the *patrones clementiae* (*De haereticis*, 1554) », *Loxias-Colloques*, vol. 20 : *Tolerance(s) III - Concepts, language, history and practices. [Actes du colloque de Stockholm (11-12 octobre 2021)]*, 2023 [https://hdl.handle.net/2268/309211] (consulté le 10 mars 2024).
- BOURGAUX, Aurélien, « Exclure l'hérésie, bâtir l'orthodoxie. Bèze polémique contre Servet (*De haereticis*, 1554) », *MethIS*, vol. 7 : *Usages de la déviance. Discours, identités, éducation*, 2023 [https://popups.uliege.be/2030-1456/index.php?id=514] (consulté le 10 mars 2024).
- CALUORI, Reto, « Rudolf Gwalther », dans A. Kotte, *Theaterlexikon der Schweiz*, vol. 1, Chronos Verlag, Zurich, 2005, p. 775.
- CAMPANGNE Hervé, « Disputes et "crimes verbaux". La querelle littéraire au xvi^e siècle en France », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 9, n° 1, 1998, p. 315.
- CROTTET, ALEXANDRE CÉSAR, *Histoire des Églises réformées de Pons, Gemozac et Mortagne, en Saintonge*, Bordeaux, A. Castillon, 1841.
- DI MAURO, Damon, « Le personnage de David comme figure du Christ dans *Les Tragedies saintes* de Louis Des Masures », *Seizième siècle*, vol. 2, 2006, p. 173-193.
- DUFOUR, Alain, « Le dit et le non-dit dans la correspondance de Théodore de Bèze », dans *L'épistolaire au xvi^e siècle*, Paris, Éditions de la Rue d'Ulm - Presses de l'ENS, Cahiers V.L. Saulnier 18, 2001, p. 135-139.
- EHRSTINE, Glenn E., *Theater, culture, and community in Reformation Bern, 1523-1555*, Leyde-Boston, Brill, Studies in Medieval and Reformation thought 85, 2002.
- FLOOD, Christopher M., « Forging satire from scripture. Biblical models and verbal violence before the Wars of Religion », dans J. Kendrick et K.S. Maynard, *Polemic and literature surrounding the French Wars of Religion*, Berlin - Boston, De Gruyter, 2019, Studies in Medieval and Early Modern culture 68, p. 10-27.
- FLÜCKIGER, Fabrice, « Le glaive de Justice et les tables de Moïse. Réflexions sur la grammaire visuelle d'une ville réformée au xvi^e siècle », dans G. Rideau et É. Boillet, *La visibilité du religieux dans l'espace urbain de l'Europe moderne*, Rennes, PUR, 2021, Histoire, p. 93-107.
- GRECO-KAUFMANN, Heidi, « Valentin Boltz », A. Kotte, *Theaterlexikon der Schweiz*, vol. 1, Chronos Verlag, Zurich, 2005, p. 234.
- GUILLO, Laurent, « *La Lyre Chrestienne* (Lyon, 1560) enfin retrouvée », *Revue d'histoire du protestantisme*, vol. 4, n° 1, 2019, p. 33-49.
- HOLTZ, Grégoire, « "Durant ce temps rempli d'estonnement" : Lyon, 1562. Analyse d'un recueil factice de pièces réformées autour de la première de Religion », *Pratiques*

- et formes littéraires. *Cahiers du Gadget*, vol. 18, 2021 [http://publications-prairial.fr/pratiques-et-formes-litteraires/index.php?id=387] (consulté le 22 juillet 2023).
- LARDON, Sabine, « Qu'est-ce qu'une tragédie sainte ? Étude des paratextes des premières tragédies saintes : Bèze, Des Masures, Rivaudeau, La Taille », dans M. Mastroianni, *La tragédie sainte en France (1550-1610). Problématiques d'un genre*, Paris, Classiques Garnier, Rencontres 295, 2018, p. 49-71.
- LE ROUX, Nicolas, *Les guerres de Religion*, Paris, PUF, Que sais-je ? 1016, 2016.
- LEBÈGUE, Raymond, *La tragédie religieuse en France : les débuts, 1514-1573*, Paris, Honoré Champion, Bibliothèque littéraire de la Renaissance. Nouvelle série 17, 1929.
- MASTROIANNI, Michele, « La tragédie sainte : genèse et avatars d'un genre littéraire », dans V. Ferrer et J.-R. Valette, *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*, Genève, Droz, Revue d'histoire littéraire de la France 579, 2017, p. 515-534.
- MAZOUER, Charles, « Les tragédies bibliques sont-elles tragiques ? », *Littératures classiques*, vol. 16, n° 1, 1992, p. 125-140.
- MEERE, Michael, *Onstage violence in sixteenth-century French tragedy. Performance, ethics, poetics*, Oxford, Oxford University Press, Oxford Scholarship Online, 2021.
- MEERE, Michael, « From the Catholic mystery play to Calvinist tragedy, or the reinvention of French religious drama », dans T.F. Earle et C. Fouto, *The reinvention of theatre in sixteenth-century Europe. Traditions, texts and performance*, Londres, Legenda, 2015, p. 297-315.
- MÉNIEL, Bruno, « Pierre de Brach et l'épyllion biblique : la *Monomachie de David et Goliath* », dans C. Cavallini et V. Ferrer, *Pierre de Brach : poésie, théâtre, traduction*, Fasano, Schena editore, 2018, Biblioteca della ricerca. Mentalità e scrittura 42, p. 69-81.
- MEYNIÉ, Corinne, *De la Cène à la scène. La tragédie biblique en France au temps des guerres de Religion*, Paris, Classiques Garnier, Lire le xvi^e siècle 61, 2019.
- NASSICHUK, John, « Les divinités blessées. Cupidon guerrier dans une élégie de Louis Des Masures », dans V. Leroux, *La mythologie classique dans la littérature néolatine. En hommage à Geneviève et Guy Demerson*, Clermont-Ferrand, Maison des Sciences de l'Homme, 2011, ERGA 12, p. 81-93.
- PANETTA, Odile L., « Heresy and Authority in the thought of Théodore de Bèze », *Renaissance & Reformation*, vol. 45, n° 1, 2022, p. 33-72.
- RÉAU, Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, t. 1, vol. 3, Paris, PUF, 1958.
- SALLMANN, Martin, « Verlust der Verehrung und Machtrepräsentation. Der heilige Vinzenz in Bern nach der Reformation », dans M. Lissek et U. Zahnd, *Vincentiusfreundliche Schweiz. Die Verehrung des spätantiken Märtyrers Vinzenz von Saragossa in Bern und der Schweiz*, Bâle, Schwabe, Theologisch bedeutsame Orte der Schweiz 5, à paraître en 2024, p. 285-321.
- SAYCE, Richard Anthony, *The French biblical epic in the Seventeenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1955.
- SHAW, Helen A., *Conrad Badius and the Comédie du pape malade*, thèse de doctorat en littérature romane, Université de Pennsylvanie, Philadelphie, 1934.
- SMITH, Malcolm, *Ronsard & Du Bellay versus Bèze. Allusiveness in Renaissance literary texts*, Genève, Droz, Études de Philologie et d'Histoire 48, 1995.

- SPIRO, Louis, « Saujon. Une Église protestante saintongeaise à travers quatre siècles d'histoire, 1559-1959 », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, vol. 121, 1975, p. 163-246.
- STAWARZ-LUGINBÜHL, Ruth, *Un théâtre de l'épreuve. Tragédies huguenotes en marge des guerres de Religion en France (1550-1573)*, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 505, 2012.
- VEEN, Myriam G.K. van, « "...la cause des puissans...". Sebastian Castellio's picture of John Calvin », dans H.J. Selderhuis et J. Marius J. Lange van Ravenswaay, *Reformed majorities in Early Modern Europe*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2015, Refo500 Academic Studies 23, p. 287-294.

et la fronde :
mener les guerres de Religion avec David et Goliath

La scène est ancrée plus associée au duel entre David et Goliath que la fronde. Plus qu'un instrument de guerre, la *kala* hébraïque, aussi appelée *funda* dans la Vulgate, et *foude* en moyen français, est un jouet de bergers. Elle symbolise la faiblesse relative du petit David face au géant Goliath si bien armé. Dans la scène biblique, Goliath se moque de cette arme innocente, pendant que David affirme que ni l'épée ni la lance ne sauveront le peuple d'Israël dont le salut dépend de Dieu seul. En se refusant à manier l'épée, David fait valoir le pouvoir de Dieu face à l'orgueil païen de son adversaire. Il est important pour le narrateur biblique de souligner que David a vaincu son rival « sans avoir une épée à la main ». Or, si David rejette d'abord l'épée, il se sert de cet instrument de guerre plus tard dans cette même bataille. Dès que son adversaire tombe par terre, David se hâte de saisir son épée et l'emploie pour décapiter le géant philistin. Ici, l'image se renverse, le berger impuissant se transforme en un héros violent. Il est applaudi par la foule, et apporte à Jérusalem le tête de Goliath et ses instruments de guerre comme butin. Dans les chapitres qui suivent, cette image se renforce : David se révèle un combattant martial qui n'hésite pas à utiliser son épée même face aux plus faibles.

Quel David retenons-nous de cette histoire ? Le paysan ou le guerrier ? Le petit gamin qui manie une simple fronde ou le combattant muni d'une épée ? Dans la tradition chrétienne, on constate une certaine ambivalence. D'un côté, les multiples enluminures au Moyen Âge mettent en relief le déséquilibre entre David et son ennemi. David est devenu comme bien plus petit que Goliath, sa fronde rustique contraste avec l'épée colossale et l'armure « de chevalier médiéval » de Goliath. Cette image correspond bien à David le compositeur des Psaumes, souvent représenté en position de prière. Néanmoins, la tradition